

rouge obscur, ayant de gros pieds garnis d'ongles et d'ergots, les cuisses longues, grosses et fournies de plumes, la poitrine large, le cou élevé et garni de plumes de diverses couleurs. On juge encore d'un bon coq, lorsqu'il a le bec court et gros, les yeux noirs ou bleues, les oreilles blanches, larges et grandes, les barbes rouges, pendantes et longues, de couleur grise ou d'un rouge blanchâtre, et que les plumes qui lui pendent du cou et de la tête s'étendent sur les épaules, et sont de couleur changeante, tirant sur l'or, qu'il a les ailes et la queue grandes et fortes, les cuisses longues, charnues et emplumées, la queue en deux rangs, recourbée et élevée au dessus de la tête, les ergots longs, qu'il est fier, courageux, prompt à chanter, ardent à défendre les poules et les solliciter à manger.

Les coqs les plus portés à coresser les poules sont les meilleurs; il faut encore qu'ils aient la crête levée, de couleur de sang et courte. Il y a des coqs qui, par trop de chaleur ou autrement, ne font que coqueter autour des poules, gratter la terre, prêts à se battre à tous moments, et à détourner les autres. Ils sont ordinairement impuissants tant que cette vivacité les tient; pour la calmer, on leur fait passer le pied dans un morceau de cuir taillé en rond, et percé au milieu: cette chausse rend l'oiseau honteux et tranquille.

Il ne faut de volaille qu'à proportion de ce qu'on a à leur donner à manger. Un petit nombre de poules à qui le grain ne manque point, rend plus de profit qu'une grande quantité mal nourrie, ou qui ne vit que de ce qu'elle trouve dans la cour. En général il n'y a point de profit d'avoir des poules quand il faut acheter la nourriture. Il y a de gain que dans les fermes où il y a des basses cours bien garnies, des grenailles et oriblans, qu'on ne vendrait point, à leur donner.

Un coq peut suffire à douze ou quinze poules, et même au-delà; il faut compter sur ce nombre, et avoir des coqs à proportion des poules.

Si on achète un nouveau coq, il ne faudra pas tout d'un coup le laisser aller parmi la troupe; car cet oiseau ne souffre pas volontiers de concurrent. Il faut attacher le nouveau venu par le pied avec une ficelle de deux ou trois coudées de long, qui tiendra à un petit pieu planté au milieu de la basse-cour, y jeter du grain autour de lui, et appeler toutes les autres volailles à venir en manger. D'abord les vieux coqs le regarderont d'un œil farouche et s'approcheront pour se jeter sur lui, mais il faudra les en empêcher. Ce moyen employé trois ou quatre fois, ils s'accoutument les uns avec les autres, et font de compagnie sans se battre; autrement ces nouveaux coqs exposés aux coups de bec, se cachent quelquefois pour s'en garantir, lorsqu'il ne se sentent pas assez forts pour y résister; et toujours inquiets, ils dépérissent en peu de temps.

Les poules pondent sans la coopération du coq; mais ces œufs ne sont point si sains que les autres, et ne valent rien pour donner à couver, parce qu'il n'y a point de germe.

*De l'heure de donner à manger à la volaille.*—La volaille accoutumée à sortir du matin, doit manger lorsque le soleil se lève, et le soir un peu avant qu'il se couche. Mais pendant la moisson et toutes les fois qu'on bat les grains, les poules trouvent toujours assez de quoi vivre, si ce n'est lorsque la terre est couverte de neige.

Il faut leur donner à manger toujours à la même heure, pour qu'elles ne se dérangent pas de leurs pontes; et que se soit toujours dans le même endroit, qu'il soit uni, propre et à l'abri des vents et des orages, parce qu'elles sont très-contraires à la volaille.

*De la nourriture de la volaille.*—On amasse et on serre avec soin toutes les criblures et les vannures des grains, et

pour les faire durer plus longtemps, on les entremêle quelquefois de salades ou d'autres herbes qu'on hache, de fruit qu'on coupe, ou d'autres choses, selon la saison. On donne encore à la volaille du son bouilli; et lorsqu'on la veut échauffer l'hiver pour l'obliger à pondre plus tôt et beaucoup, on se sert d'avoine pure, ou de sarrasin. Lorsque la saison nouvelle commence à se faire sentir, il ne faut pas leur donner de ces graines, les poules deviennent naturellement assez échauffées pour produire quantité d'œufs pourvu qu'elles soient nourries comme il faut; elles périraient par trop d'échauffement.

On leur donne aussi de l'orge en graine ou cassée, de la vesce, des pois chiches, du millet, du blé d'inde ou des patates à demi-cuites et soupées par morceaux. Le blé les engraisse trop et les empêche de pondre.

Pour avoir de gros œufs, on leur fait manger de l'orge à demi-cuite, ou de la graine de cresson broyée et mêlée avec du son et du vin. Les gros œufs, malgré tous ces soins, ne viennent que des grosses poules.

Il y en a encore qui broient de la brique bien menue, qu'ils mêlent parmi le son. D'autres font bouillir de la rue de chèvre; herbe que ces animaux aiment beaucoup. Dans le temps de la mue, en été, elles ne pondront pas, quelque nourriture qu'on leur donne.

Les lupins, qui sont des pois plats et amers, ne leur conviennent point, et les rendent mêmes aveugles par la pellicule qu'ils leur font naître sur les yeux.

Quatre à six onces de grains suffisent par jour aux poules qui sortent, et huit à celles qu'on tient enfermées; ce que l'on proportionne aux saisons et aux lieux, selon qu'elles peuvent trouver plus ou moins de nourriture.

Leur eau doit être nette, claire et renouvelée tous les jours.

On fait encore hâcher les trippes des animaux pour les donner à la volaille, ainsi que les limaçons qu'on ramasse dans le jardin: il s'agit d'en casser un pour leur faire connaître. Les feuilles de salades passent pour une bonne nourriture pour les rafraîchir en été.

*Des soins nécessaires à la volaille.*—On aura soin de veiller à ce que les poules soient bien nourries, surtout en hiver; de leur fermer et ouvrir, soir et matin, la porte du poulailler, sans y manquer une seule fois; de laisser toujours un œuf dans chaque nid; de voir sortir toutes les poules, pour savoir son nombre; et observer s'il y en a qui cooche; d'en ôter et tirer tous les jours les œufs, afin de distinguer les plus frais, soit pour vendre ou mettre couver.

Le poulailler doit être nettoyé très-souvent, et parfumé d'herbes fortes, comme thym, marjolaine; et, si l'on veut, même du soufre, n'y ayant rien de plus salutaire pour les poules que la fumée du soufre qui chasse le mauvais air et la fièvre, et tue la vermine à laquelle elles sont sujettes; on doit aussi dérotter toutes les semaines les bâtons, joints et montoirs; nettoyer et remplir d'eau nette les abreuvoirs tous les jours, pour les garantir de la peste. La fièvre de poule se garde à part pour amender les prés ou les jardins.

La paille qu'on aura mise dans les nids de poules, sera renouvelée tous les huit à quinze jours, afin d'en ôter les poux, puces et autres insectes qui leur nuisent extrêmement; le foin est préférable à la paille, parce qu'il est plus chaud, plus doux, et moins sujet à engendrer de la vermine.

On doit aussi leur jeter sous un hangar, ou autre toit, de la cendre ou du sable, parce que la volaille aime à s'y rouler et s'y nettoyer les plumes et les ailes, car la cendre fait mourir la vermine.